

(on aurait aimé un ton moins personnalisé, sans usage du « nous » collectif), plaide « pour une photographie populaire ». Le CHT se présente comme le « lieu où est conservée l'imagerie populaire, comme « un grand album de famille », « il incarne une histoire collective ». *Images du travail* constitue en cela, outre son apport informatif et son caractère esthétique, un grand remerciement à ceux qui ont contribué à l'enrichissement d'un centre de documentation, véritable ressource locale, non seulement sur le monde ouvrier – et paysan –, mais aussi sur l'activité économique du pays nantais.

Jean-François CARAËS

Erwan CHARTIER-LE FLOC'H, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 2013, 453 p.

Ce livre s'ouvre par une intéressante observation sur le Festival interceltique de Lorient, l'un des événements culturels rencontrant le plus de succès en Bretagne. Erwan Chartier-Le Floc'h note que la nature de l'« interceltisme » qui inspire le festival n'est jamais vraiment définie, et que, peut-être de façon délibérée, on la laisse dans le « flou » (p. 5). Son travail vise à explorer ce concept d'« interceltisme », et peut-être à le clarifier. Dans son premier chapitre, l'auteur nous offre une analyse claire et précise du concept de « pan-nationalisme », comparant le panceltisme à d'autres mouvements similaires, comme le pangermanisme, le panarabisme et le panslavisme. Tout en exprimant fréquemment un scepticisme mesuré envers la manière dont ce terme a été utilisé et certaines des revendications les plus échevelées de l'interceltisme, il évite de mettre en question le fondement conceptuel du terme lui-même, choisissant plutôt de l'analyser en tant que « réalité historique » et d'« objet politique » (p. 6).

L'ouvrage d'E. Chartier-Le Floc'h se concentre, pour une large part, sur les grandes figures de l'*Emsav*, personnages originaux et hauts en couleur, de Théodore Hersart de La Villemarqué à Alan Stivell, Glenmor et Gilles Servat, en passant par Anatole Le Braz, Taldir Jaffrenou, le marquis de L'Estourbeillon, François Debauvais, Morvan Marchal, Olier Mordrel, Geneviève de Méhérenc de Saint-Pierre et Roparz Hemon. L'auteur note que « l'histoire de l'interceltisme, comme du mouvement breton, est ponctuée de personnages remarquables aux destins étonnants et volontiers anticonformistes » (p. 207). Ces portraits, très fouillés et rédigés en un style limpide, sont généralement convaincants : ainsi celui de Polig Montjarret (p. 291-294) remet-il en lumière un personnage largement oublié. De plus, les analyses que donne l'auteur des personnages mieux connus les éclairent d'une nouvelle lumière, chacun des exemples qu'il choisit devenant une brève étude de cas, montrant comment tout une gamme de facteurs internationaux façonna et inspira le mouvement breton. Cependant, l'accent mis sur un certain nombre de militants donne parfois au lecteur l'impression de consulter une encyclopédie, où l'on passerait d'un personnage à un autre.

Des approches plus générales sont mises en œuvre ici et là. L'auteur étudie ainsi quelques exemples pratiques de mise en action de l'interceltisme, en particulier à travers la tenue de congrès internationaux dans les six pays celtiques « reconnus ». Dans l'ensemble de l'ouvrage est examinée de façon approfondie la perception que les Bretons se faisaient de l'Irlande et du pays de Galles ; les liens avec l'Écosse et la Galice, bien que mentionnés, paraissent relativement moins importants. L'attitude de l'*Emsav* envers le pays de Galles et l'Irlande se modifia au fil du temps, mais, pour simplifier, disons qu'au premier les militants de l'*Emsav* empruntèrent tout d'abord le néo-druidisme, puis un exemple de militantisme culturel, fondé sur la défense d'une langue minoritaire. La leçon qu'ils tirèrent de l'expérience irlandaise fut plutôt différente : l'Irlande leur apparut tout d'abord comme un exemple de conflit, de mouvements de masse de la paysannerie catholique luttant contre les protestants anglais, détenteurs du pouvoir. Mais, après 1916, le combat des Irlandais fut idéalisé, transformé en objet romantique et, il faut bien l'avouer, mal interprété par les militants bretons, qui y voyaient la lutte héroïque d'une minorité radicale. De façon globale, dans le courant du xx^e siècle, le modèle gallois en vint à représenter l'approche « modérée », œuvrant à l'intérieur de structures juridiques et politiques établies et donnant la priorité à la renaissance linguistique. Le modèle irlandais, à l'inverse, représentait, pour les militants bretons, le chemin « radical » alliant actions illégales, formations paramilitaires et l'idée de ce qui n'était pas simplement une minorité radicale d'activistes, mais plutôt un groupe dirigé par une élite.

Le langage de l'interceltisme offrait aux militants bretons toute une gamme de possibilités. Il leur permettait d'affirmer une identité, fondamentalement différente de celle des Français, liée à l'histoire semi-légitime de l'antique civilisation celtique. Cette dernière leur offrait des exemples et même des idéaux de combat. D'une manière limitée, elle leur donnait aussi une certaine reconnaissance internationale en confirmant et affirmant leur statut de « véritables » représentants de leur patrie, où ils étaient pourtant souvent ignorés de la majorité de la population. Après 1945, les contacts avec les musiciens écossais, irlandais et galiciens renouvelèrent et inspirèrent la culture populaire bretonne, d'une manière originale et productive. Enfin, mais de manière plus limitée, les congrès panceltiques, tenus à intervalles réguliers, préparèrent les militants bretons à une sorte d'interceltisme institutionnalisé.

S'il faut trouver un défaut à ce livre, c'est dans l'absence de toute étude de l'opinion publique bretonne qu'il réside. En d'autres termes, l'auteur n'a pas pris en compte la culture politique de la majorité non-militante de la population. L'ouvrage aurait certainement eu une portée plus grande si l'auteur avait pris en compte la manière dont l'ensemble des Bretons considérait le pays de Galles et s'il avait étudié la présentation de la rébellion irlandaise de 1916 dans la presse bretonne. Ainsi privé de cette dimension, l'ouvrage n'aborde pas certaines questions pourtant importantes : dans quelle mesure les nationalistes gallois représentaient-ils le pays de Galles et les nationalistes écossais l'Écosse ? Dans aucun de ces deux pays, les

nationalistes n'ont trouvé le soutien de la majorité de la population (même s'il est possible qu'en Écosse cet état de fait se modifie bientôt). Par ailleurs, dans quelle mesure le langage du celtisme et de l'interceltisme a-t-il façonné les mouvements gallois, écossais et irlandais ? Aujourd'hui, que ce soit en Écosse ou au pays de Galles, les partis nationalistes ne font plus usage du langage du celtisme, fait que sous-estime E. Chartier-Le Floch. En Écosse, le celtisme soulève l'épineuse question du sectarisme religieux : à tort ou à raison, le terme « celtique » en est venu à être associé à l'Église catholique et désigne l'équipe de football de Glasgow. Aujourd'hui, au pays de Galles, les nationalistes concentrent leurs efforts sur la langue et la machinerie de la dévolution ; pour eux, aucune de ces questions ne débouche sur les promesses du panceltisme. L'Irlande est bien sûr différente, la langue du nationalisme celtique étant devenue l'idiome officiel de l'État. Toutefois, comme le montre l'ouvrage, les nationalistes irlandais se sont souvent montrés sceptiques à l'égard du panceltisme, y voyant même une sorte de dévoiement, d'inspiration protestante, éloignant les militants d'une véritable réflexion sur l'avenir de la nation.

Il serait également intéressant de savoir dans quelle mesure les autres mouvements nationalistes « celtiques » se sont faits mauvais bergers pour les militants bretons, ou peut-être aussi dans quelle mesure les militants bretons ont été de « mauvaises brebis ». On ne saurait de la sorte douter que les leçons du soulèvement irlandais de Pâques 1916 aient été mal comprises en Bretagne : la création, quelques années après, de la République d'Irlande, ne résulte pas de l'action d'une minorité héroïque, mais de celle de vagues successives de mouvements populaires. On peut également se demander si le statut de la culture de langue galloise concerne vraiment la Bretagne, les deux pays ayant des histoires très différentes.

De façon générale, l'ouvrage d'E. Chartier-Le Floch nous propose une relecture pertinente, utile et intéressante, de l'évolution de l'*Emsav* et soulève des questions concernant l'identité, les stratégies politiques et les cultures minoritaires. Il montre comment l'affirmation d'une identité dans une contrée déterminée ouvre des questions plus vastes concernant la position de cette contrée dans des contextes beaucoup plus amples, à l'échelle du monde.

Sharif GEMIE
professeur à l'Université du Sud du Pays de Galles
(traduit de l'anglais par Patrick GALLIOU)

Paul MEUNIER, *Saïk ar Gall (1882-1975). Pionnier du mouvement rural*, Morlaix, Skol Vreizh, 2014, 294 p., ill. n. b. et coul.

C'est une biographie fort intéressante que livre ici Paul Meunier au sujet de Saïk ar Gall, dont le parcours personnel illustre la trajectoire d'un certain nombre de militants de la démocratie chrétienne bretonne dans le premier xx^e siècle.